

Tout le doux et l'amer d'une vie...

Suzanne Lafrance

Numéro 89, printemps 2007

Modernisation, changements, turbulences : les années 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6917ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lafrance, S. (2007). Tout le doux et l'amer d'une vie.... *Cap-aux-Diamants*, (89), 46-46.

Tout le doux et l'amer d'une vie...

Sur la rive sud de Montréal, dans les années 1950, il y avait, dispersés dans les champs, des cabanons, des maisons et des bâtiments de fermes abandonnés. Plusieurs bâtiments s'étaient repliés sur leur monde fini, alors que d'autres, résistants, étaient toujours debout, statufiés par le temps. Tous témoignaient de leur époque : carrés de pierres des champs, pièce sur pièce, planches debout, bouvetées, murs gris, chaulés, bardeaux de cèdre, toiture d'ardoises ou toits de tôles ondulées... illustraient, inconscients, le livre de notre histoire.

Les enfants entraient rarement dans ces lieux décrépits. Peut-être étaient-ils trop craintifs ou trop impressionnés pour le faire. Naïfs, ils pensaient cependant ces endroits immuables, croyaient sûrement qu'ils seraient toujours là, présents au paysage tout le temps de leur vie. Ils jouaient tout autour.

Et leurs imaginaires se nourrissaient de ces décors. Côté cour, leurs jeux s'harmonisaient aux atmosphères de ces reliques, se conjuguant à des *châteaux hantés*, à des *gêôles* humides imbibées de forçats, à de sinistres *voiliers* bondés de féroces *corsaires*, à de fraîches *haciendas* isolées, à d'obscur *cavernes* creusées par les marées... où, côté jardin, d'innombrables aventures et d'ineffables trésors les espéraient.



Souvenir d'une époque oubliée. (Archives de l'auteure).

Il était une fois...

Un jour d'été, à la fin des vacances, trois jeunes garçons se bataillaient avec un immense bosquet de mûres et de noisetiers et cherchaient, en évitant de se blesser à ces arbustes épineux, à s'approprier de leurs fruits. Au cœur de ce mauvais tricot d'arbres – méli-mélo de branches tortueuses, d'arbrisseaux emmêlés, d'épines affilées, de fruits mûrs et de lierres – ils découvrirent, fondue,



Souvenir d'un soldat disparu. (Archives de l'auteure).

amalgamée au cadre végétal, une minuscule maison. Hermétiquement close. Barricadée et cadennassée. Les quelques planches posées devant la porte d'entrée et qui avaient jadis servi de perron étaient dans un état avancé de putréfaction. Adossée au mur arrière de la maison, une très vieille corde de bois s'écroulait sur elle-même, pourrie, embarrassée de parasites, couverte de crottes de souris, de moisissures et de chanterelles. Les vitres, intactes mais encrassées de toiles d'araignées et de suie, ne laissaient transparent ni décor, ni lumière. Hardis, ils ont forcé la porte et sont entrés dans la petite maison oubliée.

À l'intérieur tout est là, pudiquement voilé par un drap de poussière, comme en attente qu'on y revienne : quatre chaises de bois disposées alentour d'une table carrée, une chaise berçante confinée dans son coin avec un grand coussin déposé sur son siège, une canne pour pêcher suspendue à un mur juste au-dessus d'un petit lit de fer, un vaisselier vitré aux tablettes tapissées de papiers colorés rempli de tasses, de soucoupes ébréchées, d'assiettes de granit et de petites cuillères, des images encadrées de saint Joseph, de la Vierge Marie et de l'enfant Jésus, un crucifix entouré d'un rameau jauni et sec, l'image naïve d'un calendrier, et des rideaux de tulle accrochés aux fenêtres. Au-dessus de leurs têtes, une trappe leur montre la présence d'un petit grenier.

Après un bref regard complice, ils ont grimpé sur la table, soulevé la trappe et pénétré dans le grenier.

Là-haut, il n'y avait que deux grandes malles. Deux très anciennes et trop lourdes valises aux coins rouillés, parées de lattes de sapin au vernis craquelé et verrouillées de fermoirs en laiton. On les avait déposées côte à côte tout près de la trappe et on avait laissé les clés dans les serrures.

Sans même se consulter, dans un esprit de découverte, les enfants ont soulevé les couvercles des malles.

Ils entrevirent, cloîtrés dans les tirettes et dans le ventre de ces deux valises, tout le doux et l'amer d'une vie. Ils laissèrent s'exhaler des senteurs emmêlées, retenues, étouffées par le temps, puis ils les rattrapèrent, les respirèrent goulûment comme pour en capturer l'âge, comme pour les empêcher de partir. Il y avait là la senteur du camphre et celle du papier, et aussi celle de la naphthaline mêlées à celles du moisi et de l'humidité, celles de la laine, du satin et du cuir, celle d'un tabac fort couplée à celle, plus fine, d'un délicieux parfum de femme.

Empressés, stimulés par cette découverte, ils entreprirent de vider les valises.

Ils exhumèrent de ces deux malles des liasses de tickets, d'anciens carnets de comptes et des lettres jaunies, des cartes de souhaits et des cartes postales, un minuscule livret de bal, un vieux missel relié cuir rempli d'images pieuses et plein d'images mortuaires, la photo écornée d'une très jeune femme, la photo d'un vieil homme au regard sévère et aussi celle d'un petit chien, une pipe enroulée dans une blague vide, une bague de fiançailles sertie d'un tout petit brillant, un jonc et une chaîne en or, une longue mèche de cheveux fins soigneusement gardée dans un gousset de satin vert, des cravates de soie, quelques mouchoirs de coton soigneusement pliés et brodés d'une lettre, des bas et des combinaisons... et tout un accoutrement militaire : des camisolles et des chemises, un lourd paletot de laine, un pantalon et un képi kaki, des insignes, des ceintures, des souliers et quatre paires de gants de cuir... des vêtements encore neufs ! Intacts !

Sur la rive sud de Montréal, dans les années 1950, il y avait, dispersés dans les champs, des cabanons, des maisons et des bâtiments de fermes abandonnés qui illustraient, inconscients, le livre de notre histoire et qui en recelaient la mémoire. ✱

Suzanne Lafrance